

Avoir le sens de la communauté

Martine Béland

Numéro 86, automne 2021

La purification du genre humain

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/97402ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Béland, M. (2021). Avoir le sens de la communauté. *L'Inconvénient*, (86), 44–48.

Avoir le sens de la communauté

ESSAI **Martine Béland**

Avant la réflexion, il y eut ma réaction face à l'expression *espace sécuritaire*.

Peut-on observer le processus affectif suscité par le langage – par un mot ou une expression ? Je me suis récemment posé la question. C'était au réveil d'une nuit normale : j'avais bien dormi ; néanmoins, je me serais volontiers replongée dans le monde que mon horloge m'avait fait quitter. Ce monde était celui d'une maison que je connais bien, mais que je n'ai pas vue depuis plus de vingt ans.

C'est un déjà-vu onirique : je rêve régulièrement de deux logements où j'ai habité, plus jeune, avec ma mère dans l'un, avec mon père dans l'autre. L'un est une maison, l'autre un appartement ; l'un est en Ontario, l'autre dans le Vieux-Montréal ; l'un a une cour et de grands arbres, l'autre deux balcons en béton. Peu importe dans lequel de ces logements le rêve m'amène, le scénario est toujours le même : dans ma vie actuelle, je découvre par hasard que j'ai encore la clef, que cette clef ouvre encore la serrure, que l'intérieur est encore meublé. Je m'installe en ces lieux dorénavant miens, et j'y invite des personnes avec lesquelles il fait bon vivre.

Le registre affectif de ces rêves ne relève pas d'un sentiment de sécurité, ni d'une satisfaction liée à la possession, ni d'une nostalgie pour un passé révolu. Il n'est même pas question d'élans familiaux. L'impression dominante est plutôt un sentiment de retrouvailles et d'installation : je renoue avec un lieu

associé au bien-être et j'entreprends tranquillement d'y faire ma vie en ouvrant la porte à des personnes avec lesquelles je partage de petits bonheurs simples et une compréhension mutuelle.

Un matin récent, donc, alors que s'aminçissaient les dernières brumes d'un « rêve de maison », comme j'en suis venue à les appeler, je me suis demandé si c'était cela, un « espace sécuritaire » : un nid de compréhension et de bien-être en partage. Forte de cette image, je me suis aussitôt rappelé ma réaction face à cette expression lue dans un courriel quelques jours plus tôt. Elle avait été moins limpide – et aussi moins positive – que le sentiment que me laissait le rêve...

Il y avait là quelque chose à creuser. Pourquoi cette différence d'effet entre une expression et une image ? Et comment observer la réaction suscitée en moi par l'expression *espace sécuritaire* ? J'avais des questions. Il me fallait une méthode.

•

Invitée, en 1928, à se prononcer sur le thème « Les femmes et la fiction », Virginia Woolf entreprit de montrer comment les deux termes s'unissaient, dans son esprit, en une image qui donna le titre à son essai : *Une chambre à soi*. Le texte, maintenant célèbre, interroge les raisons pour lesquelles les femmes auraient si peu écrit et si peu « fait l'histoire ». Mais ce classique de la littérature

féministe offre aussi un exposé de méthode.

L'exorde du discours précise en effet qu'aussitôt confrontée au thème dont elle devait traiter, Woolf s'installa « au bord d'une rivière » et commença à se « demander ce que ces mots signifiaient ». Faisait-elle face à deux termes, *femmes*, *fiction*, ayant chacun sa signification ? Était-il question d'un génitif et, si oui, dans quel sens allait-il : les femmes de la fiction ou la fiction des femmes ? Ou bien faisait-elle face à une disjonction – *femmes* et *fiction* signifiant peut-être : les femmes ou la fiction – ou encore à une conjonction, *femmes* et *fiction* étant inextricablement liées selon ces divers sens ?

Cette dernière possibilité était pour Woolf de loin la plus intéressante, mais elle posait un problème : en considérant le thème sous cet angle, l'écrivaine ne pourrait jamais « arriver à une conclusion ». Plutôt que de proposer à son public une « pépite de pure vérité », elle présenta donc son « opinion sur un point mineur » : l'importance pour les femmes de posséder un lieu et des moyens. Pour ce faire – et voici l'aboutissement de l'exposé de méthode –, Woolf voulut développer « aussi pleinement et aussi librement que je le peux le fil de pensée qui m'a amenée à penser cela ».

Je suis toujours attirée par les exposés de méthode. Une méthode ne garantit pas la résolution d'un problème, mais elle vise le cheminement : la méthode est une voie que suit la pensée. Elle place des ornières, elle oriente, elle fait avancer en distinguant des étapes, en limitant les possibles.

Certains chemins nous mènent là où l'on prévoyait arriver. D'autres, moins fréquentés ou peu défrichés, guident doucement nos pas lorsque nous ne voyons pas bien où se posent nos pieds. En dépit de sa prétention universelle, une méthode est intime : elle montre comment l'écrivaine, comment l'auteur approchent un objet, quels dédales ou quelles passerelles suit leur pensée, comment celle-ci crée au moyen du discours. La méthode montre la pensée en marche.

Woolf, il faut le noter, a conservé l'exposé de méthode dans son discours : elle a jugé qu'elle devait présenter non pas seulement sa position, mais aussi la façon dont celle-ci lui était venue. Le chemin, autrement dit, participe de l'idée, et leur exposition conjointe donne plus de force au discours en enracinant celui-ci dans l'expérience vécue de l'écrivaine.

Le chemin de pensée de Virginia Woolf dans son célèbre essai était celui-ci : se laisser imprégner par les mots et suivre leurs associations et évocations, marcher en différents lieux pour mettre à contribution les impressions suscitées ainsi que les savoirs accumulés au fil de lectures passées, saisir, enfin, la forme et le fondement de la position personnelle se dégagant de ces expériences. L'écriture consistait

ensuite à traduire ce *train of thought* en discours.

Cette « méthode Woolf », si je peux la nommer ainsi, me semble être l'inverse du procédé proposé par une autre essayiste anglophone. Dans un texte de 1976 intitulé « Pourquoi j'écris », Joan Didion évoque le cheminement qui l'amena à comprendre qu'elle était une écrivaine. Cheminement assez court, en réalité, puisque sa prise de conscience eut lieu alors qu'elle était encore étudiante. Ces souvenirs lui fournissent le matériau d'une description impressionniste de ce qui stimule l'écriture : « J'écris entièrement afin de découvrir ce à quoi je pense, ce que je regarde, ce que je vois et ce que cela signifie. Ce que je veux et ce que je crains. » L'observation du monde qui l'entoure suscite des images dont certaines, plus vives, chatoyantes, s'imprègnent dans sa mémoire. L'écriture consiste alors à réorienter l'observation, afin que celle-ci, quittant le monde extérieur, porte maintenant sur le monde intérieur : « Que se passe-t-il dans ces images dans mon esprit ? »

Ce sont ces images que l'écrivaine observe afin de les comprendre et d'en tirer un sens. Mais pour ce faire, une certaine passivité est de mise : passivité du discours intérieur, de la rationalisation, du savoir. « On ne doit pas trop penser à ces images chatoyantes. On se fait simplement discrète et on les laisse se développer. On reste silencieuse. On ne parle pas à trop de gens et on empêche notre système nerveux de s'épuiser et on essaie de repérer le chat dans le miroitement, la grammaire dans l'image. » Autrement dit, l'image parle : imprégnée dans la mémoire affective, elle dit déjà quelque chose. Être écrivaine, pour Didion, c'est traduire en langage verbal un discours que notre regard porté sur le monde comporte déjà.

Là où Virginia Woolf part du langage et de l'histoire pour comprendre une opinion qu'elle forme à partir de mots, Joan Didion part de l'image suscitée par le monde ambiant pour décoder la discursivité inhérente à une impression. Le chemin de pensée de l'essayiste britannique traverse des bibliothèques, celui de l'essayiste américaine sillonne des polaroids.

Assise au soleil près d'un lilas qui berçait ses dernières fleurs de la saison, je me suis demandé si leurs chemins pouvaient se rejoindre. Dans les deux cas, on assiste au travail de pensée d'une personne qui cherche, par le discours, à faire sens d'une expérience subjective pour éclairer un pan d'un phénomène sous un certain angle. Je me trouvais, quant à moi, face à deux mots dont je souhaitais faire sens ; mais je me trouvais aussi face à l'impression suscitée par l'expression de ces mots – une impression dont j'espérais démêler les fils entortillés.

J'ai repris mon *train of thought* depuis le début de son parcours.

•

Avant la réflexion, il y eut ma réaction face à l'expression *espace sécuritaire*. En la décomposant à présent, j'y distingue trois moments.

Le premier fut un réflexe : celui de traduire, geste qui m'accompagne depuis que je sais composer des phrases. (Une enfance, une adolescence et même plus : vingt-cinq années passées dans un contexte où ma langue maternelle était minoritaire ont fait de moi une traductrice de tous les instants. Impossible d'y échapper : la traduction est pour moi langage.) Espace sécuritaire : *safe space*.

Le deuxième moment fut une interrogation : au Québec, on a donc calqué textuellement l'expression américaine ? Vérification faite, je constate qu'*espace sécuritaire* est la dernière des quatre expressions privilégiées dans la fiche terminologique composée en 2019 par l'Office québécois de la langue française, la première étant *espace sûr* – formulation bien peu élégante –, suivie de *zone neutre* et du plus explicite *espace positif*. (*Espace bienveillant*, utilisé par des professionnels, des militants et des journalistes, n'a pas été retenu. Mystère...)

Le troisième moment fut une négation : *non*. Le « non » que l'on dit à une chose à laquelle on décide de refuser le temps, l'énergie, le recul qui seraient nécessaires à ce que l'on en fasse l'objet d'une réflexion. Pourquoi ce *non* ?

Dans l'immédiateté propre à une impression première, l'expression évoquait d'abord des lieux divers : un local, une bulle, une maison, un cabinet, une salle communautaire, un parc urbain... Il me venait aussi des images contradictoires : pour être sécuritaire un espace devrait être clos – et pourtant, je peux penser à nombre d'espaces fermés, publics ou privés, où la menace peut régner... Ou peut-être l'espace devrait-il être clos, mais grand, telles des bulles d'autosuffisance insulaires – et pourtant, pendant la pandémie, la taille des bulles allait sans cesse rapetissant... Peut-être, alors, devrait-il au contraire être entièrement ouvert et public, de façon à ce que ce qui s'y passe soit à la vue de tout le monde – et pourtant, nombre d'exemples contredisent l'universalité de ce principe...

Une fois ces images évaporées, l'expression se rattachait à des débats difficiles qui ont secoué le monde de l'éducation postsecondaire au cours des dernières années. L'expression, autrement dit, ne parlait pas de manière solitaire : elle était d'emblée au cœur d'une toile sémantique où elle côtoyait nécessairement, eût-on dit, d'autres expressions telles que les *mises en garde* ou *alertes sensibles* (*trigger warnings*), les *microagressions*, les débats sur la *liberté d'expression*, les ateliers de *solidarité inclusive*. Autant de noms pour des phénomènes

différents, face auxquels les personnes dont le travail est d'enseigner craignent souvent de devoir remplir un rôle de surveillance exacerbée : surveillance envers les auteurs qu'elles enseignent, envers les institutions, envers elles-mêmes.

Et sous cet angle, l'expression *espace sécuritaire* évoquait un poids : la lourdeur de la suspicion et de la prudence, la crainte de faire un faux pas malgré l'anticipation. On eût dit que je sentais que le simple fait de prendre la parole sur cette notion risquait d'ouvrir la porte à la menace potentielle... Insécurisante, la notion d'espace sécuritaire ?

Mais cette réaction qui fut la mienne indiquait aussi autre chose : mon *non* suggérait que je n'étais peut-être pas d'emblée et personnellement appelée par la notion de *safe space*. Était-ce que je n'en avais pas besoin ? Avais-je déjà un espace sécuritaire ? Et savais-je même de quoi il est vraiment question et ce que ces mots – *espace*, *sécurité* – nomment lorsqu'ils s'associent ? L'expression me renvoyait inéluctablement à mon ignorance.

•

Aux prises avec ces questions et ces représentations spatiales disparates, le mieux était que je fasse mes devoirs.

Selon ses définitions actuelles, un espace sécuritaire ou *safe space* est un « lieu explicitement décrit comme dépourvu de discrimination, qui est aménagé afin de permettre aux personnes appartenant à un groupe social marginalisé ou vulnérable d'exprimer librement leur identité » (selon la définition de l'OQLF), un « lieu dépourvu de partialité [*bias*], de conflit, de critique, ou d'actions, d'idées ou de conversations potentiellement menaçantes » (selon le dictionnaire américain *Merriam-Webster*). Un espace sécuritaire se comprend ainsi comme « un lieu bienveillant exempt d'oppression et de jugement, qui unit les membres d'une communauté » : c'est la définition dont se réclament notamment des organismes communautaires de la ville de Québec (PIPQ), dont le YWCA et le Projet intervention prostitution Québec (sur lesquels le journal *Le Soleil* a publié un article, le 11 octobre 2019).

Ces définitions méritent qu'on s'y arrête, surtout pour interroger le rapport entre le lieu et la communauté. Une communauté – et d'autant plus celles formées par des groupes sociaux traditionnellement marginalisés – a certainement besoin de la bienveillance des autres pour préserver son identité de groupe, ainsi que d'un lieu où ses membres puissent s'exprimer librement. Cela n'est pas nouveau : bienveillance et espace sont des signes de tolérance et de respect, de reconnaissance et d'acceptation. Sans bienveillance de la part d'autrui

et sans lieu de regroupement et d'expression, la notion même de communauté s'étiole.

Or, il est frappant de constater que la définition québécoise (celle de l'OQLF et celle des organismes communautaires de Québec) rattache explicitement la définition d'*espace sécuritaire* à sa fonction pour une communauté, alors que la définition américaine ne le fait pas. La définition québécoise permet parfaitement de comprendre la fonction de lieux communautaires bienveillants (à l'exemple des YWCA, PIPQ et autres La Piaule, local des adolescents de la Petite-Italie de Montréal, ou Safer Space Massage Therapy, pour la communauté LGBTQ+ de Halifax). Si je participe de la communauté X, je peux souhaiter et réclamer une bienveillance totale en tant que X, mais je ne peux m'attendre à ce que *tout lieu* soit dépourvu de critiques à l'endroit de X. Les communautés sont multiples et elles sont différentes : elles sont le signe de la diversité dont on se félicite dans nos sociétés démocratiques, et certains de leurs choix et valeurs peuvent évidemment entrer en conflit avec ceux des autres. D'où des espaces bienveillants.

De son côté, la définition américaine de *safe space* n'évoque pas précisément la communauté : elle insiste plutôt sur la garantie d'absence de menace potentielle et de partialité. Elle rencontre ainsi deux écueils. Sans ancrage dans une communauté, la définition de *safe space* s'adresse dorénavant à l'individu ; ce faisant, elle tend à se détacher de la représentation même d'un lieu. Le lieu dont il est question apparaît en effet purement circonstanciel, voire métaphorique – *space* signifie en effet « espace » avant de signifier « lieu » (suivant le *Merriam-Webster Unabridged*, cette fois). De cette manière, le *space* dont il est question est plus près d'un contexte et d'un état : l'état du sentiment de sécurité compris comme découlant d'un contexte non menaçant. La notion américaine de *safe space* se présente ainsi comme une assurance valable partout et tout le temps. L'individu peut alors l'invoquer pour réclamer une constante absence « de partialité, de conflit, de critique, ou d'actions, d'idées ou de conversations potentiellement menaçantes » (pour reprendre la formulation du *Merriam-Webster*).

Mais à quoi ressemblerait un lieu entièrement dépourvu de potentiel de critique et de conflit ? Ce serait un lieu sans potentiel de désaccord ; or, le désaccord émerge de la différence et donc de la diversité. Et à quoi pourrait-on immédiatement reconnaître le caractère potentiellement menaçant d'une idée, d'une conversation ou de quelque chose d'aussi sémantiquement complexe qu'une action ? Il faudrait sans cesse se surveiller et se limiter. Et qui pourrait prétendre être dépourvu de partis pris ? Car définir son identité, s'intégrer à

une communauté, c'est justement avoir choisi une position.

Autrement dit, la diversité au cœur de nos sociétés appelle des lieux communautaires bienveillants dont la définition américaine de *safe space* se détourne. Autant la bienveillance est essentielle à la vie sociale et la notion de lieu bienveillant est importante pour les différents groupes culturels et sociaux, autant il paraît erroné d'espérer l'extension de la métaphore d'*espace sécuritaire* à tout lieu public. Un lieu social (un local de classe, un aréna, un commerce, un édifice gouvernemental...) susceptible de regrouper des individus revendiquant une appartenance à des communautés différentes ne peut être un espace communautaire bienveillant – à moins qu'on définisse la communauté en son sens le plus large : le genre humain, dans la pluralité de ses manifestations. Dans ce contexte, l'on s'attendra à une bienveillance envers l'humanité en chaque personne, et l'on réclamera avec raison une tolérance envers les manifestations plurielles d'appartenance à une ou à des communautés. Paradoxalement, on voit souvent le fait d'honorer le genre humain en chacun aboutir à une posture rigoriste qui tend à ignorer les signes d'appartenance culturelle au nom de l'humanité abstraite et universelle qui nous unirait ; il faut, au contraire, rappeler que la pluralité culturelle est au cœur de l'humain, et que la valeur accordée à la culture dont on se réclame est bien un trait que nous avons tous en commun.

De cette diversité que l'on reconnaît et qui est de toutes les tribunes, de tous les slogans, de tous les programmes subventionnaires, découlent des potentiels que l'on ne peut ignorer : potentiel de désaccord fondé sur la différence, potentiel de critique – mais aussi potentiel de discussion, de partage, de changement. Ce sont des potentiels à cultiver si l'on souhaite éviter l'homogénéité et le repli identitaire sur soi.

•

La notion de lieu bienveillant étant liée à celle de communauté, mon fil de pensée quant à l'expression *safe space* est naturellement venu se nouer à une autre trame : celle de la *community*. Or, si les États-Unis sont le terreau de l'individualisme (c'est du moins ainsi qu'ils se perçoivent – la réalité est une autre affaire), ce n'est peut-être pas ce territoire qui peut fournir l'engrais nécessaire à notre notion de lieu bienveillant. Je me suis demandé s'il ne faudrait pas regarder plutôt du côté de ceux qui sèment et cultivent le mot *community* avec le plus d'ardeur.

Quiconque passerait ne serait-ce qu'une journée dans une ville canadienne-anglaise, y écouterait des

conversations ou des discours publics (conseils scolaires, organismes municipaux, clubs sportifs, etc.) et y regarderait les nouvelles télévisées ou même les annonces de Tim Hortons (« *Proudly serving communities* »), serait amené à formuler un constat sans équivoque : les Canadiens anglais utilisent le mot *community* sans cesse – et à toutes les sauces. (Je remarque d'ailleurs que, depuis quelques années, le mot *communauté* se fait plus présent au Québec dans le discours public et le langage promotionnel des réseaux sociaux.)

Au fil des semaines, me promenant dans une province atlantique, j'ai observé et écouté, récoltant un échantillonnage des occurrences du mot. Trois formulations revenaient le plus souvent. La première, *in our communities*, est sociodémographique : elle signifie l'échelle locale (le quartier, la ville) ou globale (la province) de la population vivant ensemble sur un territoire. Mais les deux autres formulations ne me paraissaient pas immédiatement claires : *a sense of community* et *building community*. Quel sens peut-on percevoir lorsque le studio Halifax Yoga, par exemple, affirme sur Instagram vouloir « construire (de ?) la communauté » ? Et qu'entend la directrice de l'école primaire LeMarchant-St. Thomas lorsqu'elle soutient que les enseignements transmettront un « sens de la communauté » aux élèves ? Quelle grammaire recèlent ces expressions ?

Ce qui m'a le plus éclairée fut d'observer des personnes employant ces expressions. Voir la parole en contexte, incarnée et vivante, permet de déceler la charge affective de l'expression. Lorsque quelqu'un dit « construire de la communauté », que veut-il ? Car *community* nomme bien un désir : vouloir « construire de la communauté », c'est désirer nouer des relations de coappartenance entre des personnes de manière à ce que, par-delà leurs nombreuses différences (linguistiques, religieuses, culturelles...), elles soient intégrées à un tissu de vie, à une courtepoinTE.

Loin d'être familiale ou amicale ou identitaire, la communauté au sens canadien-anglais est un mouvement, elle possède un sens actif : *community* nomme une tension vers un objectif de mise en relation bienveillante et de renforcement des liens sociaux, plutôt qu'un groupe clos et homogène. En ce sens actif, la notion de communauté s'associe bien à la notion de lieu bienveillant : de tels lieux participent du mouvement de renforcement vital des liens sociaux par la bienveillance.

Un fil de pensée ne révèle pas de « pépite de pure vérité » : il éclaire un phénomène sous un angle vécu. C'est ce vécu que l'on peut mettre en paroles ; or, le discours, en retour, enrichit souvent le vécu. À cet égard, j'ai noté deux choses à l'issue du chemin emprunté.

Mon fil de pensée, je dois l'avouer, m'a rattachée à mes voisins et aux inconnus que je côtoie dans des contextes quotidiens. J'étais à l'écoute de leurs discours, je cherchais à repérer la grammaire de leurs expressions et les relations établies grâce à leur usage : or, comprendre ce que dit autrui, c'est se donner les moyens de participer à ses paroles et à ses actions. Je me suis ainsi sentie mise en mouvement, impliquée que j'étais dans le *building of community*. J'ai gagné une expérience discursive incarnée – une expérience culturelle englobante s'il en est une.

En dénouant le fil de mes impressions, toutefois, j'ai aussi perdu quelque chose : le chemin vers ces anciens logements, ces lieux de bien-être en partage que je ne revisite plus depuis plusieurs semaines déjà... Ces rêves ont-ils rempli leur fonction ? Ai-je trouvé d'autres espaces à investir ? J'avais remarqué, par le passé, que le fait de mettre un type de récurrence onirique par écrit pouvait avoir l'effet d'interrompre l'apparition des rêves. J'espère que cela ne se produira pas avec mes « rêves de maison » et que leur disparition n'est que temporaire. Ces rêves, c'est tout ce qu'il me reste de ces lieux. Les vraies clefs sont perdues. ■

Martine Béland est directrice du Centre canadien d'études allemandes et européennes (CCÉAE), professeure associée au Département de littératures et de langues du monde de l'Université de Montréal et professeure de philosophie au Cégep Édouard-Montpetit. Elle a publié de nombreux travaux sur Nietzsche et en esthétique.